

LE DEVOIR

Sciences et culture

73^E CONGRÈS DE L'ACFAS

UQAC

Saguenay met en scène pour l'Acfas l'innovation durable

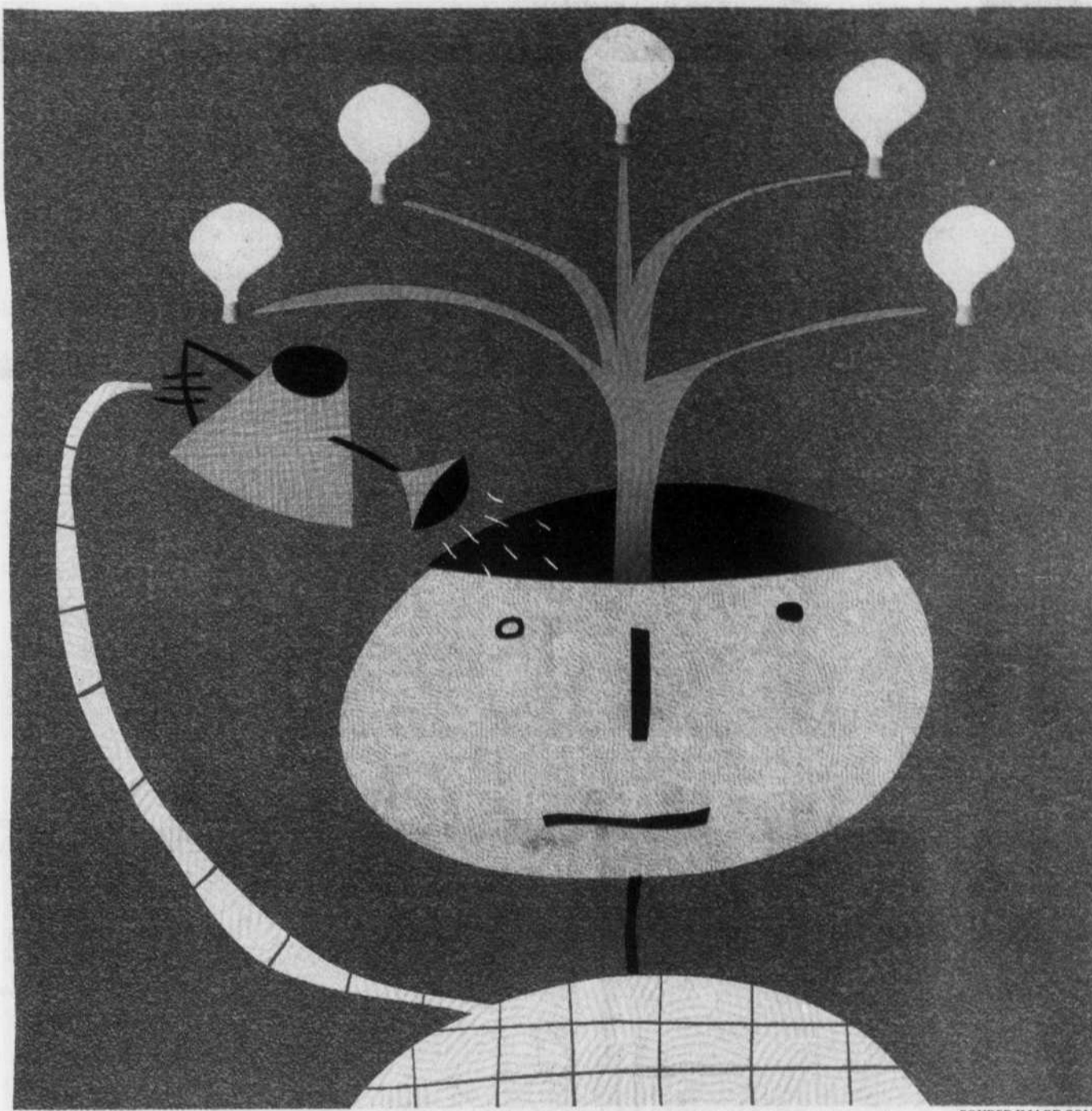
Page 3



BORÉALIE

Un zoo en tant que lieu de débat sur la survie des systèmes

Page 9



SOURCE IMAGE.COM

Vivre par et pour le savoir

Au Royaume du Saguenay, on ne baisse pas facilement les bras. On en veut pour preuve l'attitude adoptée par le recteur de l'Université du Québec à Chicoutimi, malgré les difficultés que connaît cette région sise au nord de la capitale du Québec.

Dans ce coin de pays, les nouvelles récentes n'informaient de rien pour susciter l'enthousiasme. Dans le secteur Arvida, l'Alcan décroche. Pour l'ancienne Port-Alfred, la papetière locale n'est plus au rendez-vous. Et les ardeurs syndicales ont fait en sorte que le géant Wal-Mart a préféré mettre la clé sur la porte à Jonquière, avançant même d'une semaine la fermeture annoncée. De quoi faire croire qu'une grande inondation, comme celle vécue à la fin des années 1990, c'est finalement peu de chose!

Mais le recteur garde confiance, malgré un exode massif des jeunes et un corps professoral sans cesse en renouvellement. Car il faut savoir que le Saguenay est la région québécoise qui détient la première place au Québec en ce qui concerne le déficit migratoire. Aussi, comme le dit Michel Belley, notre recteur, il suffit alors de réagir «en augmentant le taux de rétention de nos étudiants — en retenant davantage nos diplômés du niveau collégial notamment — et en attirant des étudiants étrangers». Pour ce qui est des profs, il se console en disant que «ce phénomène de mobilité fait un peu partie de l'histoire de l'UQAC». Et voilà!

Innover

Il faut dire que l'université est aussi déterminée à prendre les devants et sait se bâtir une image qui lui est particulière. On connaît déjà BALSAC, ce grand projet que pilote un Gérard Bouchard. On commence aussi à connaître l'Ecoconseil, cette chaire de recherche qu'anime un Claude Villeneuve qui, s'inspirant d'un projet initié à Strasbourg, propose la formation de spécialistes ayant pour premier souci d'intégrer le développement durable dans un contexte mondial où la productivité est la seule mesure. Au lieu de s'opposer à la mondialisation sous toutes ses formes, il suffit de la détourner vers des objets acceptables car, comme il est dit, «on essaie de bâtir les bases solides sur lesquelles on pourra laisser un héritage durable». Et ailleurs sur le cam-

pus, outre la forêt, le papier et l'aluminium, l'environnement et les initiatives en développement prennent place.

L'institution, recevant pour une troisième fois le congrès de l'Association francophone pour le savoir, cette 73^e rencontre de l'Acfas, teintera donc l'événement de ses préoccupations. Le thème lui convient: Innovations durables, ce à quoi elle ajoute cette «Acfas 00» qui fera en sorte que tout déboursé énergétique occasionné par l'événement sera compensé par un ajout à l'environnement: la production de gaz à effet de serre entraîne ainsi la plantation d'arbres!

Le régionalisme et la recherche appliquée ont ici la priorité

Inventer

À Saguenay, ils seront ainsi plus de 5000 universitaires à partager pendant ces quelques jours de mai le même territoire, de l'étudiant qui en est à son premier rapport de recherche au professionnel de la chose. De ce fait, la population universitaire viendra de doubler!

S'il fallait caractériser cette rencontre, il faudrait remarquer que le régionalisme et la recherche appliquée ont ici la priorité. Car, depuis quelques années, les spécialistes des sciences pures, de la physique au génie, sem-

blent délaissés les divers colloques de l'Acfas, sans doute au profit de rencontres directement reliées à l'exercice de leurs diverses disciplines. Les colloques disciplinaires y sont moins nombreux et à Chicoutimi — et ce, encore plus que par les années précédentes — les colloques consacrés aux sciences sociales et à l'éducation abondent. Et partout la présentation d'études et de projets interdisciplinaires foisonne.

En sciences, une nouvelle réalité voit donc le jour. Il y a décloisonnement des disciplines et emprunt aux multiples façons de faire de la recherche. L'université Laval, plus au sud, a ainsi une école d'archéologie qui a autant recours à l'appareillage chimique qu'aux tables qui dressent les modèles économiques.

Ainsi va donc le savoir. On pourrait même dire que, en ces temps où rien n'est jamais acquis, quand ce qui hier encore caractérisait une région n'est plus (ici, l'aluminium et le papier), il y a toujours place pour prospérer. Qui en doute n'a qu'à jeter un regard sur cette ville qui encore récemment s'appelait Chicoutimi.

Normand Thériault

ÉCHANGES

Archéologie
Page 2

Océanologie
Page 6

Économie sociale
Page 10

RECHERCHE

Développement régional
Page 4

Chaire en écoconseil
Page 7

Transfert des connaissances
Page 8

ACFAS

État et avenir
Page 5

Plus qu'un ZOO

CENTRE DE CONSERVATION DE LA BIODIVERSITÉ BORÉALE

CONFÉRENCES ACFAS

Aires protégées, carcajou, changements climatiques

12 et 13 mai à Saint-Félicien



ZOO SAUVAGE
DE SAINT-FÉLICIEN
CENTRE DE CONSERVATION
DE LA BIODIVERSITÉ BORÉALE

• ACFAS •

Archéologie

Les aventuriers du passé perdu

« Laisser parler les objets au lieu de parler à leur place »

Oubliez les archéologues du type Indiana Jones. Les nouveaux aventuriers de la discipline ont plutôt troqué la pelle et la brosse pour le microscope et les nouvelles technologies. Une archéologie à la fine pointe de la technologie qui ressemble maintenant davantage aux méthodes et techniques brièvement esquissées dans *Jurassic Park*. Quand l'archéométrie raconte le passé.

ULYSSE BERGERON

Au premier abord, l'archéométrie n'a rien de sorcier. En fait, il s'agit d'une discipline issue du mariage de l'archéologie et des techniques de recherche normalement utilisées en sciences naturelles. « Le but recherché par les archéologues reste toujours le même, soit de comprendre les comportements humains et les cultures du passé. Mais pour ce faire, dans ce cas, on fait appel à des analyses de pointe; on emprunte les techniques d'analyse propres aux sciences de la nature », indique Jacques Chabot, le coordonnateur du nouveau laboratoire d'archéologie de l'université Laval.

Prenant pour exemple ses propres travaux de recherche, il explique qu'il utilise de nombreuses techniques issues de la géologie. « C'est de la géologie appliquée d'une certaine façon, parce que l'analyse des roches, pour moi, n'est pas la fin en soi. La géologie m'intéresse uniquement parce qu'elle me permet de reconstituer des activités humaines », ajoute-t-il.

Au cours des 15 dernières années, période où la discipline s'est intensivement développée, de nombreuses techniques ont vu le jour. Leur évolution, en fait, s'est produite au même rythme que celle des nouvelles technologies dont elles dépendent. Aujourd'hui, afin de dresser un portrait de plus en plus précis de notre passé, ces archéologues nouveau genre se fient sur des méthodes archéométriques comme la zooarchéologie, l'archéologie lithique et céramique, la bioarchéologie, la paléobotanique, l'archéobotanique et la tracéologie. Et les résultats découlant de

cette rencontre scientifique entre la biologie, la chimie, la physique et l'archéologie sont notables, assure le spécialiste.

Des insectes qui parlent

Une professeure travaillant aussi dans le laboratoire d'archéologie de l'université Laval, Allison Bain, fait pour sa part de l'archéologie environnementale, une sous-discipline également appelée bioarchéologie. Sa spécialité: l'archéontomologie, soit l'étude du passé à partir de données recueillies sur des restes d'insectes. La chercheuse fait donc parler les restes de ces petites bêtes afin de reconstituer l'environnement et le mode de vie des humains d'une période donnée. « On tente de comprendre l'humain à partir de données biologiques préservées sur les sites archéologiques », résume-t-elle.

Avec une de ses étudiantes, Marie-Annick Prévault — qui se spécialise pour sa part en archéobotanique —, elle tente actuellement de reconstituer le mode de vie des premières colonies qui se sont installées au XVII^e siècle sur l'île de Terre-Neuve. Mais pourquoi ne pas s'appuyer tout simplement sur les écrits de l'époque afin de saisir les us et coutumes de ces nouveaux arrivants? Admettant qu'elle fait préalablement une recherche sur les informations écrites disponibles sur le sujet, elle indique que la bioarchéologie permet d'obtenir des données qu'on ne retrouve que très rarement dans les textes.

Pour ce faire, « je sépare les restes de coléoptères, par exemple, ce qui me donne une concentration de matière organique. Cela me permet de soustraire de l'information sur l'hygiène



Les archéologues nouveau genre se fient sur des méthodes archéométriques comme la zooarchéologie, l'archéologie lithique et céramique, la bioarchéologie, la paléobotanique, l'archéontomologie et la tracéologie.

de du passé et la nourriture des humains qui vivaient dans cet environnement », explique-t-elle. Autant d'informations qu'il serait impossible d'obtenir sans l'analyse de sédiments biologiques.

Elle ajoute: « On peut également et surtout saisir plusieurs caractéristiques de l'environnement: s'agissait-il d'un milieu humide? Y avait-il un marécage à proximité? Le sol était-il argileux? Dans le cas de l'archéobotanique, on peut même cir-

conscrire les habitudes médicales de certaines populations. »

L'interprétation trompeuse

L'archéométrie prend donc racine dans cette mouvance interdisciplinaire qui marque profondément l'ensemble des recherches universitaires et scientifiques. « En réalité, le phénomène d'emprunt de techniques d'analyse propres aux sciences pures pour les appliquer aux sciences humaines a commencé aux alen-

tours des années 1950 avec des emprunts faits à la chimie et la biochimie », rappelle-t-il.

Il souligne par ailleurs que l'archéométrie permet de dépasser les objets ou artefacts étudiés, c'est-à-dire d'outrepasser la forme et l'esthétique de ces derniers. En archéologie, rappelle-t-il, on a trop souvent lié intimement la fonction d'un objet à sa forme. Pourtant, à plusieurs occasions, les analyses archéométriques ont permis de redé-

finir les véritables fonctions de certains objets. « On se rend compte, par exemple, que les grattoirs n'ont pas nécessairement servi à gratter ou que les racloirs n'ont pas nécessairement servi à racler. Il s'agit alors d'avancées majeures de notre compréhension du passé. »

Nouvelle génération

Ce qui renvoie à un intense débat dans le milieu archéologique qui s'est déroulé essentiellement en France et opposait les tenants d'écoles classiques, favorisant le lien étroit entre la forme et la fonction, à une « nouvelle génération d'archéologues » qui soutenaient qu'on « ne pouvait affirmer la fonction d'un objet sans avoir observé celui-ci au travers d'un microscope pour en analyser les stigmates ».

Avançant que les gens en sciences humaines sont parfois « un peu réfractaires » à l'emprunt de techniques et de méthodes issues des sciences pures, Jacques Chabot soutient et défend le fait que l'archéométrie permet « de laisser parler les objets au lieu de parler à leur place ». Sans soutenir que la discipline permet d'accéder à la vérité absolue, il affirme que cette approche « est beaucoup moins interprétative ».

Néanmoins, le coordonnateur de ce nouveau laboratoire de l'université Laval admet que les archéologues pratiquant ce type d'analyses doivent constamment éviter un piège, celui de devenir « esclaves de la technologie ». Celle-ci « ne doit surtout pas être perçue comme une fin en soi; on se sert d'elle uniquement. Des fois, c'est un défaut que je peux reprocher à certaines personnes qui font de l'archéométrie un peu trop pure. L'important, c'est de ne jamais perdre de vue notre but principal, qui est de comprendre les êtres humains. Il s'agit toujours de voir l'humain derrière l'outil ».

Recherches en archéométrie à l'université Laval: la mesure du passé se tiendra toute la journée du vendredi 13 mai.



Université du Québec à Chicoutimi

Forêt ressource renouvelable

Givrage atmosphérique

Aluminium

Ressources minérales et végétales

Études des populations

La recherche à l'UQAC,
osez l'excellence

Des ressources à votre mesure

UQAC
www.uqac.ca

• ACFAS •

Université du Québec à Chicoutimi

Une institution inscrite au cœur du Saguenay

L'UQAC en tant que « club-école » du réseau universitaire

L'Université du Québec à Chicoutimi a, depuis toujours, la réputation d'être une constituante du développement régional, un vecteur incontournable du partage des savoirs en zone rurale et, sans elle, la région du Saguenay ne serait probablement qu'un territoire voué au tourisme et à l'exploitation de ses richesses naturelles. Tour d'horizon avec le recteur de l'UQAC, Michel Belley.

THIERRY HAROUN

« L'UQAC se démarque d'autres universités par sa façon de faire, en ce sens que son développement a toujours eu pour principal ingrédient le partenariat. Et ce partenariat est non seulement vrai en matière de recherche, mais aussi dans le domaine de l'enseignement, où la collaboration entre le milieu et la direction des programmes est de mise afin de s'assurer que l'enseignement soit adapté aux besoins de toutes sortes et aux attentes des communautés correspondantes », fait remarquer M. Belley, en poste depuis novembre 2001.

Un mariage « tissé serré » avec sa région, dit le recteur, mais qui n'empêche pas son institution de rayonner à l'échelle nationale, voire internationale.

Sont intégrés au pavillon principal de l'UQAC, situé à Ville de Saguenay (anciennement Chicoutimi, après moult délibérations citoyennes!), par des liens piétonniers souterrains et en surface, le pavillon des humanités, le pavillon sportif, le pavillon des arts et le pavillon de recherche sur le givrage. Le pavillon de la recherche forestière et le pavillon de recherche sur le traitement thermique du bois complètent les installations majeures de l'université.

On retrouve aussi sur le campus trois résidences étudiantes, une garderie ainsi que le Centre des technologies de l'aluminium, qui est une infrastructure de recherche administrée par le Conseil national de recherche du Canada. L'UQAC peut, en outre, compter sur une forêt d'enseignement et de recherche de 25 km².

Région-ressource

L'UQAC est un point de chute à plusieurs égards pour la grande région saguenéenne. « Notre institution d'enseignement s'est développée au cœur de cette région-ressource. Et la fondation de l'UQAC en 1969 a profité d'un héritage régional très important issu de l'École de commerce, des écoles normales ou encore de l'École de génie, lesquelles sont à la base de l'université », soutient le recteur.

Cette richesse identitaire ancrée dans le terroir saguenéen s'est transmise au plan de la recherche à l'UQAC. « Les secteurs de la recherche ont trouvé leurs fondements dans les phénomènes relatifs à la région et aux régions en général: je pense aux Études régionales, à l'Étude des populations du sociologue Gérard Bouchard [le fichier BALSAC: à lire dans notre édition du 23 octobre dernier] ainsi qu'à notre Centre d'études amérindiennes qui a vu le jour dès les débuts de l'UQAC. »

Naitre et fonctionner dans une région éloignée — un terme que certains acteurs régionaux réfutent catégoriquement — comme celle du Saguenay, qui est aux prises avec un exode massif de ses jeunes, n'est pas de tout repos pour une institution comme l'UQAC, admet le recteur Belley. « En effet, on fait face à une difficulté très importante avec l'exode et on a eu des baisses de clientèles étudiantes. »

Déficit migratoire

Et pour cause: les chiffres démontrent que, en 2003-2004, la région Saguenay-Lac-Saint-Jean a connu un déficit migratoire in-

terrégional de l'ordre de 1232 jeunes âgés de 15 à 24 ans, le pire constat de toutes les régions, à comparer à un gain net de 1720 jeunes pour la région de la Capitale-Nationale, la plus choquée des collègues régionales.

« Mais, rassure M. Belley, depuis cinq ans, je peux vous dire qu'on a atteint un certain niveau d'effectifs avec lequel on devra vivre dans les prochaines années. Et curieusement, ce que je viens de dire est assez ambitieux parce que, si l'on s'en tient aux pronostics démographiques, ceux-ci indiquent qu'on connaîtra une diminution de l'ordre de 20 %. »

Les études démontrent, et ce à l'échelle canadienne, dit de son côté Georges Lemieux, agent de recherche au Conseil permanent de la jeunesse, que « les jeunes qui vivent à proximité d'une université, à une distance de 80 km à la ronde, sont beaucoup plus nombreux à fréquenter leur université », d'où l'importance de la présence d'universités en région qui sont, selon lui, des vecteurs de développement économique régional.

A ce jour, l'UQAC a réussi à parer aux coups de deux manières, soit « en augmentant le taux de rétention de nos étudiants — en retenant davantage nos diplômés du niveau collégial notamment — et en attirant des étudiants étrangers », souligne Michel Belley.

Ouverture sur le monde

En effet, et à l'instar d'autres institutions d'enseignement supérieur, l'UQAC s'ouvre aussi sur le monde et accueille sur une base annuelle plus de 200 étudiants originaires d'une trentaine de pays, soit notamment de l'Algérie, du Bénin, de la Chine, de la Côte d'Ivoire, de Djibouti, de la France, du Gabon, de Madagascar, du Mali, du Maroc, du Sénégal, de la Tunisie et du Zaïre.

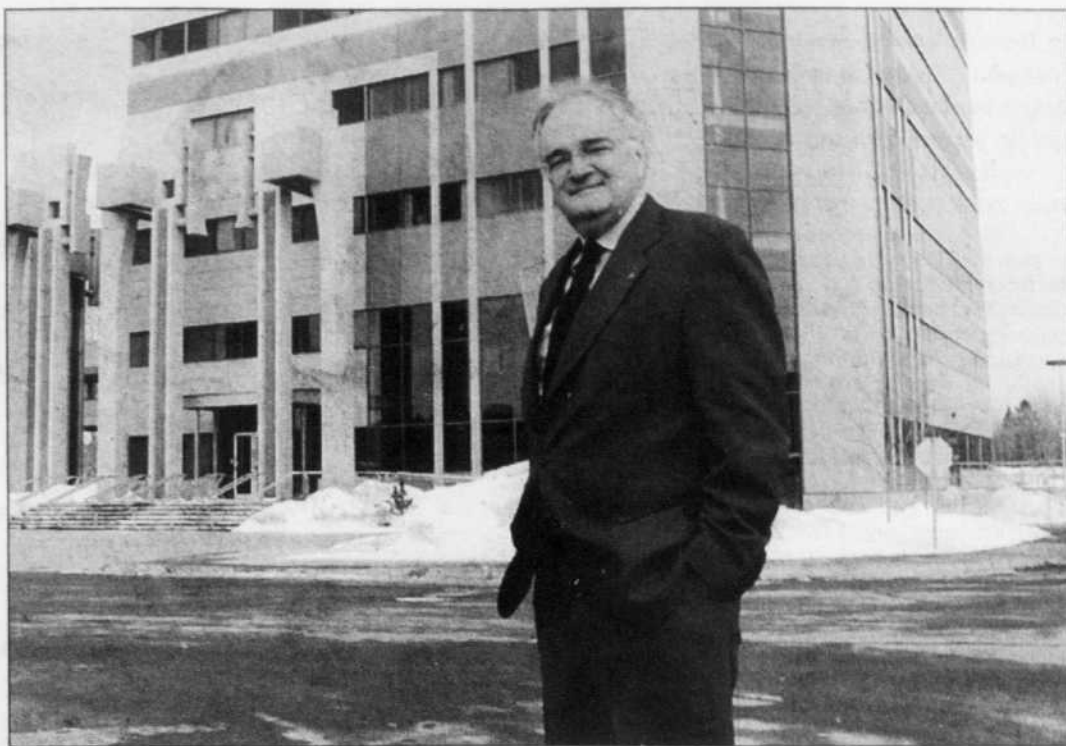
Et qu'en est-il de la rétention du corps professoral? « Des professeurs, on en perd, c'est sûr, et particulièrement au cours des dernières années. Mais ce phénomène de mobilité fait un peu partie de l'histoire de l'UQAC, on a toujours vécu ça. En fait, on a été en quelque sorte le club-école, pour parler en termes de hockey, d'autres universités. »

L'UQAC compte 220 professeurs et plus de 600 chargés de cours qui enseignent à quelque 6400 étudiants par le biais de plus de 150 programmes, dont une quarantaine de cycles supérieurs.

Recherche

« Intégrateur » est le maître-mot qui fédère le secteur de la recherche à l'UQAC, selon M. Belley. Les créneaux d'excellence qui guident la recherche à l'UQAC sont l'aluminium, le givrage atmosphérique, la forêt comme ressource renouvelable, les ressources minérales et végétales, et l'étude des populations. Cette institution détient aussi des chaires de recherche du Canada, dont l'une porte sur l'étude des déterminants génétiques de l'asthme.

« Notre secteur de la recherche s'est développé sur des bases de collaboration. Par exemple, soumet M. Belley, le dossier de la forêt boréale s'est mis en branle avec un consortium de recherche, et ce avec l'industrie de la forêt, qui a accepté d'apporter sa contribution à l'effort de recherche en ce domaine. Et ce groupe, qui est un pionnier au Qué-



Michel Belley, recteur de l'Université du Québec à Chicoutimi.

SOURCE UQAC

bec, profite d'un financement mixte en provenance de l'industrie — Bower, Domtar et Abitibi-Consolidated — et des instances publiques. »

M. Belley tient toutefois à dire

que la présence de gros industriels forestiers au sein des consortiums de recherche n'entame d'aucune façon l'indépendance d'esprit des chercheurs.

« Écoutez, je dis toujours que, dans le milieu universitaire, les questions de liberté académique sont des questions fondamentales, et un chercheur n'accepte jamais

qu'on tente d'influencer indûment sa recherche. »

Autre exemple, le cas de l'aluminium: « On se scandalisait à l'époque du fait que la compagnie Alcan participe à nos travaux. Eh bien depuis, cette façon de faire est devenue extrêmement populaire dans toutes les universités, d'autant plus que la recherche en collaboration est encouragée par tous les conseils subventionnaires », dit le recteur.

Le volet autochtone

L'UQAC porte une attention toute particulière aux communautés autochtones de la région, soit principalement les Attikameks et les Montagnais, par le truchement de son Centre d'études amérindiennes.

« En matière d'enseignement, nous leur offrons des formations dans leurs communautés ou à proximité. Aussi, précise M. Belley, il y a des autochtones [ils sont au nombre de 400] qui viennent étudier à l'institution même, en s'intégrant à nos divers programmes d'enseignement. En fait, notre Centre d'études amérindiennes est un point de ralliement ou, mieux, un service d'encadrement. »

C'est la troisième fois que l'UQAC est le théâtre d'un colloque de l'Acfas.



INNOVATIONS DURABLES : PARTAGER L'EXPERTISE SCIENTIFIQUE

Le ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation est fier de s'associer à la tenue du 73^e Congrès de l'Association francophone pour le savoir (Acfas), le grand rassemblement annuel de la science au Québec.

Il s'avère plus que jamais essentiel de partager et de diffuser les connaissances scientifiques. La recherche québécoise mérite d'être mise en évidence et ses résultats doivent être accessibles au grand public. À cet égard, les chercheurs sont les premiers citoyens interpellés afin de donner à la population les repères nécessaires pour saisir les enjeux relatifs à l'activité scientifique et technologique et, surtout, pour lui permettre de participer aux débats sur les questions de l'heure.

Je souhaite que ce congrès génère de fructueux échanges et favorise une meilleure compréhension des enjeux face aux avancées de la science.

Claude Bécharde
Ministre du Développement économique,
de l'Innovation et de l'Exportation

Développement
économique, Innovation
et Exportation
Québec



Presses
de l'Université
du Québec

WWW. P U Q .ca



Commandez en ligne et économisez 10%

Développement régional

La recherche au secours des régions

Vivons-nous les derniers jours de Valorisation-Recherche Québec ?

En cinq ans, c'est 260 millions de dollars qui ont été investis en recherche. Mais l'organisme distributeur, Valorisation-Recherche Québec, déplore n'avoir reçu aucun signal de Québec pour la survie de ce programme qui vient à échéance le 31 mars prochain. Bilan.

JEAN-GUILLAUME DUMONT

Depuis quelques années, les régions du Québec bénéficient de plusieurs réseaux de recherche qui allient scientifiques et entreprises pour réaliser des travaux en foresterie, en aquaculture, en exploration minière, etc. Ces réseaux répondent ainsi aux besoins spécifiques de l'industrie et constituent un outil prometteur de développement régional.

«Les réseaux de recherche et d'innovation regroupent les meilleurs chercheurs des grands centres et des régions, afin de créer une masse critique de scientifiques autour de projets stratégiques pour le Québec», explique Gilbert Drouin, président-directeur général de Valorisation-Recherche Québec (VRQ).

L'organisme dirigé par Gilbert Drouin a d'ailleurs investi plus de 260 millions de dollars en cinq ans pour le développement des réseaux. Ce modèle original d'organisation de la recherche universitaire donne l'occasion aux régions de profiter d'une plus grande expertise et de valoriser les résultats des travaux en leur trouvant des applications commerciales.

Le financement de VRQ a permis, entre autres, la création de DIVEX (Diversification de l'exploration minière au Québec). Ce réseau de recherche géoscientifique vient tout juste de signer une entente de partenariat

avec le Fonds de prospection minière québécois pour valider une nouvelle méthode de prospection à partir du rutile, un minerai d'oxyde de titane.

Les réseaux alimentent aussi le dynamisme des régions. «C'est définitivement un outil de développement régional», assure Pierre Lavallée, porte-parole du Réseau d'innovation en transport écologique (RITE). Il croit même que «la région des Laurentides joue un rôle moteur dans le développement d'un pôle technologique en transport écologique au Québec».

Le financement initial octroyé par VRQ a souvent un effet de levier important

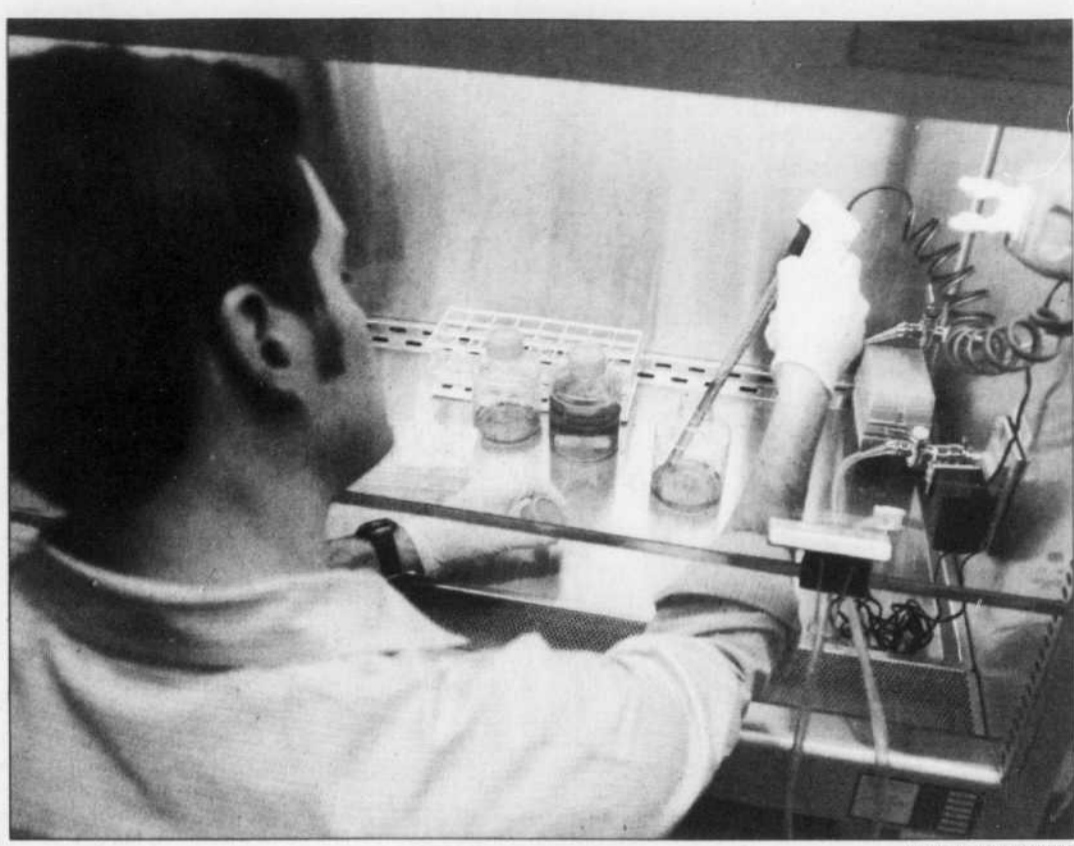
Une bougie d'allumage pour plusieurs réseaux

VRQ a fait fructifier un fonds initial de 220 millions de dol-

lars afin de renforcer la recherche universitaire, de maximiser les investissements, d'augmenter les retombées pour la société québécoise et d'accroître la valeur marchande des résultats de la recherche.

Si les objectifs de l'organisme subventionnaire sont ceux de ceux des fonds de recherche du Québec, VRQ se distingue toutefois par son mode opératoire et ses critères d'attribution de subventions.

«La différence principale, c'est que nous investissons dans toutes les disciplines. Une fois que nous octroyons du financement pour un projet, les chercheurs doivent nous présenter un plan de travail comprenant des objectifs à atteindre sur une base annuelle.



JUSTIN IDE REUTERS

Valorisation-Recherche Québec (VRQ) favorise la création de réseaux de recherche en regroupant plusieurs équipes.

L'avantage, c'est qu'il y a un meilleur suivi et qu'on a pu mettre des conditions», explique Gilbert Drouin.

VRQ favorise aussi la création de réseaux de recherche en regroupant plusieurs équipes. «Les universités doivent nous envoyer des lettres d'intention et quand on voit une synergie possible entre deux ou trois projets, on leur demande de travailler ensemble», ajoute Gilbert Drouin.

Autre avantage, le financement initial octroyé par VRQ a souvent un effet de levier important. «En s'appuyant sur les acquis réalisés depuis trois ans, on peut postuler, sans craindre de se tromper, que

chaque dollar investi par VRQ dans le RRPV aura contribué à l'obtention de 20 \$ de fonds nouveaux d'appui à la recherche», témoigne François Belzile, chercheur au Réseau de recherche en productivité végétale (RRPV).

De plus, VRQ a investi 50 millions de dollars dans quatre sociétés de valorisation afin d'accroître la valeur marchande des résultats de la recherche. Ainsi, l'organisme a permis la création de 38 entreprises dérivées et l'obtention de 70 brevets (275 demandes en instance).

La fin d'un mandat

Cette année sera celle des bi-

lans pour VRQ. «Nous fermons boutique le 31 mars 2006», indique avec regret son p.-d.g. L'échéance était prévue dès la création de l'organisme en 1999, mais rien n'a été prévu pour le remplacer ou pour prolonger son mandat.

La disparition de VRQ pourrait avoir de graves conséquences, estime la présidente du conseil d'administration, Paule Leduc. «Il est capital de continuer à investir de façon stratégique dans la recherche et la valorisation des résultats si l'on veut permettre au Québec de rester dans la course à l'innovation à l'échelle tant nationale

qu'internationale. Dans le contexte actuel, un retour en arrière ou même une stagnation seraient désastreux.»

Le problème, c'est que l'organisme disparaîtra avant que la plupart des projets soient complétés. «À peine 10 % d'entre eux sont actuellement terminés ou en phase finale. Il reste encore passablement de chemin à parcourir pour les mener à bon port», indique Média Science dans un rapport produit pour VRQ.

«Cinq ans dans le domaine de la recherche et de l'innovation, c'est extrêmement court!», constate Gilbert Drouin. Il faut un peu plus de temps pour changer le cours des choses à long terme, pour consolider les assises de notre système de recherche.»

Les responsables des projets cherchent déjà d'autres sources de financement pour poursuivre leurs activités. Cet objectif ne sera pas toujours facile à atteindre. «Si on n'a pas le financement de VRQ, ça va être possible de continuer notre réseau de recherche, mais ça va être plus difficile», admet Michel Malo, codirecteur de DIVEX.

«Plusieurs groupes de chercheurs ont pu obtenir des subventions importantes d'organismes canadiens ou internationaux. Mais ce n'est pas suffisant pour maintenir l'élan actuel et assurer l'avenir des projets», croit Pierre Lavigne, vice-président, recherche, de VRQ.

La disparition de VRQ ne signifie pas pour autant la fin des réseaux de recherche. Le secteur privé et les autres fonds de recherche prendront le relais pour maintenir les projets amorcés et en initier d'autres dans l'avenir.

Les réseaux de recherche et d'innovation: impact sur la dynamique régionale. Quelques exemples, un colloque présenté le mercredi 11 mai.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

UQTR

BOURSES D'ACCUEIL À L'UQTR

Le Département de français de l'Université du Québec à Trois-Rivières, en collaboration avec la Chaire de recherche du Canada en rhétorique, est heureux d'annoncer la création de bourses d'accueil destinées aux étudiants en littérature.

Trois bourses de doctorat d'une valeur de 10 000\$ chacune seront offertes pour l'année 2005-2006, de même que deux bourses de maîtrise d'un montant de 5 000\$ chacune.

Les personnes intéressées sont priées de faire parvenir leur dossier à Madame Hélène Marcotte, avant le 25 juin 2005.

Le dossier doit contenir :

- un curriculum vitae
- un ou deux relevés de notes (baccalauréat et maîtrise pour les doctorants)
- deux lettres de recommandation
- un projet de maîtrise d'une page (plus bibliographie) ou encore un projet de doctorat de deux pages (plus bibliographie)

Adresse d'envoi :

Département de français
Université du Québec
à Trois-Rivières
3351, boul. des Forges,
C. P. 500, Trois-Rivières
G9A 5H7

UQTR.CA



IL TRANSPORTE DES GENS IL PEUT TRANSPORTER UNE SOCIÉTÉ

Sous tous ses angles, l'aluminium réfléchit. Sa vision est grande, ses visées prometteuses. Il sait inspirer tous les secteurs et ouvre autant d'esprits. Son industrie est depuis longtemps reconnue comme un moteur économique de premier plan : chaque année, nos régions profitent de retombées de plus de 3 milliards de dollars. Recyclable à l'infini, il sait faire briller le Québec à la grandeur du globe.

S'ouvrir à l'aluminium, c'est s'ouvrir à notre avenir.



• ACFAS •

Association francophone pour le savoir

Pour une Acfas durable!

Ils seront 5000 en mai à fréquenter la capitale du Royaume

Le 73^e congrès annuel de l'Association francophone pour le savoir (Acfas) se profile à la croisée des sciences et de l'environnement puisque le thème choisi par son hôte, l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), est l'innovation durable. Si ce concept s'avère moins connu que celui aujourd'hui consacré, sinon galvaudé, du développement durable, il ne s'en trouve pas moins en amont.

DENIS LORD

«On essaye de plus en plus, explique la présidente de l'Acfas, Claire de la Durantaye, d'associer le développement des sciences à la notion de durabilité. Nous avons bien sûr besoin d'innovations, mais cela doit se faire dans un esprit de long terme pour ne pas épuiser les ressources. La communauté scientifique a le potentiel pour appuyer les secteurs gouvernemental et privé dans la recherche de solutions et le rôle de l'Acfas est de faire connaître ces solutions. L'innovation durable est une des causes à laquelle nous nous identifions le plus.»

En effet, en avril dernier, dans le cadre de la consultation sur le Plan de développement durable du Québec, l'Acfas présentait au ministère de l'Environnement du Québec un mémoire intitulé *Recherche scientifique et développement durable, une alliance essentielle*. Ce mémoire contient cinq recommandations prônant notamment un partenariat du gou-

vernement avec la communauté scientifique, des ressources financières accrues pour celle-ci et la mise en place de meilleurs mécanismes de transfert des résultats de recherche.

L'«Acfas 00»

Le congrès de l'Acfas sur l'innovation durable se tiendra cette année du 9 au 13 mai. Sous l'impulsion de deux antennes de l'UQAC, soit la chaire en écoconseil et le Consortium sur la forêt boréale, l'Acfas joint la pratique à la théorie. Des infrastructures et protocoles ont été mis en place au congrès, baptisé *Acfas 00*, pour «tendre vers un bilan zéro en matières résiduelles enfouies et en émissions de gaz à effet de serre». À l'ordre du jour, donc, triage, compostage, proscription de la vaisselle en styromousse ou en plastique. On assistera même à la plantation d'épinettes noires. Avec la collaboration de Recycle Québec, un cahier des charges a été réalisé, qui pourra ultérieurement être appliqué à d'autres ren-



Le campus de l'Université du Québec à Chicoutimi.

SOURCE UQAC

contres dites «carbo-neutres».

Depuis quelques années, les sciences pures font un retour au congrès. Elles n'en restent pas moins sous-représentées par rapport aux sciences humaines et sociales. «Il y a des fluctuations, précise Mme de la Durantaye. Il arrive que les chercheurs en sciences pures tiennent ailleurs d'autres congrès, mais il y a eu une remontée. Mais il est vrai qu'au Canada et au Québec, la plupart des chercheurs sont en sciences sociales et en sciences humaines. C'est important de les mettre en valeur et de faire de la sensibilisation par rapport aux progrès accomplis dans ces domaines, qui ont des retombées directes sur la société québécoise. Dans cette optique, nous présentons le 12 mai le colloque «Le transfert de connaissances en sciences humaines et sociales: une valeur ajoutée à la recherche». Les conférenciers invités sont Hélène P. Tremblay, présidente

du Conseil de la science et de la technologie, et Robert Bissaillon, ex-sous-ministre adjoint au ministère de l'Éducation du Québec.

Les congrès de l'Acfas croissent d'année en année. Celui de 2005 réunira quelque 5000 chercheurs; il n'y a qu'aux États-Unis — et au Canada quand il s'agit des seules sciences humaines — qu'on retrouve un événement de cette envergure. La présidente de l'Acfas et ex-rectrice de l'Université du Québec souligne le caractère précurseur de ceux qui, il y a 73 ans, ont initié de telles rencontres entre universitaires d'horizons aussi divers: «À l'époque, c'était d'avant-garde. Aujourd'hui, la recherche est de plus en plus interdisciplinaire; les problèmes trouvent rarement leur résolution au moyen d'une seule discipline.»

Le rayonnement de la science

Par-delà les congrès, la mission première de l'Acfas demeure la pro-

motion et la diffusion de l'activité scientifique et de la recherche. Cet engagement prend plusieurs formes. L'organisme publie la revue bimestrielle de vulgarisation *Découvrir*, un bottin de la recherche et les *Cahiers scientifiques*, une collection qui compte plus de 100 titres. À cela s'ajoutent un concours de vulgarisation scientifique, la remise des Prix de l'Acfas et le forum international Science et Société.

Commentant la situation financière de l'Acfas, organisme sans but lucratif, Mme de la Durantaye dira: «Nous ne sommes pas dans des conditions d'abondance. Chaque année est une lutte pour la quête de fonds, les revenus du congrès ne suffisant pas à nous financer.» Cette année par exemple, au congrès, certains prix ne pourront être attribués, les commanditaires s'étant retirés.

L'Acfas, n'empêche, s'est fixé de nouvelles tâches et objectifs. «La priorité pour les prochaines années est de s'ouvrir au niveau

international. L'Acfas doit devenir le réseau francophone de la recherche.» Un des moyens choisis pour y parvenir est la mise en ligne, d'ici deux à trois ans, d'un portail francophone de la science. «Il faut que ce soit su que la science peut s'exprimer autrement qu'en anglais et que ça enrichit la diversité. S'il n'y a pas d'outil de diffusion pour la recherche en français, on ne peut reprocher aux chercheurs de publier en anglais.» Pour la mise au point de ce portail, l'Acfas en est à la recherche de partenariats ici et à l'étranger.

Débats publics

Parallèlement, l'organisme veut augmenter sa participation aux débats publics sur la science. «C'est important, souligne la présidente de l'Acfas, de prendre position afin que les gouvernements n'oublient pas l'importance de la science, et de défendre la recherche en tant qu'élément de développement social.»

L'Acfas a fait connaître sa position sur la place accordée à la recherche dans les récents budgets fédéral et provincial. «Les organismes subventionnaires n'ont pas été coupés mais, dans les faits, les budgets n'ont pas augmenté. Soixante-dix pour cent de nos chercheurs les plus chevronnés ne peuvent obtenir de financement des organismes québécois. La relève est privée d'argent neuf dont elle a bien besoin. Pendant ce temps, l'argent du fédéral va dans le béton et la brique. Notre système est un des plus performants au monde mais pendant combien de temps va-t-il pouvoir continuer à «performer»? En Europe, il y a eu une grande mobilisation depuis cinq ans.»

Pendant l'assemblée générale de l'Acfas, qui se tiendra durant son congrès, une nouvelle présidente (sic) devrait être désignée. Mme de la Durantaye continuera alors à agir en tant que présidente sortante jusqu'à l'an prochain. Entre-temps, elle retournera à l'UQTR en tant qu'enseignante en sciences de la gestion.



SOURCE UQAC

La présidente de l'Acfas, Claire de la Durantaye.

Nul savoir n'est une île.

L'UQAM salue les étudiants, les chercheurs et les professeurs qui partageront leurs connaissances pour promouvoir l'innovation durable lors du 73^e congrès de l'Acfas à l'Université du Québec à Chicoutimi.

UQAM
Prenez position

Passez à l'échelon supérieur

Innovez avec des équipes renommées.

Profitez d'une ville universitaire dans un milieu de vie exceptionnel.

Tirez avantage d'une politique qui protège la propriété intellectuelle.

Maîtrises

Adaptation scolaire et sociale
Administration
Administration des affaires (MBA)
Biochimie
Biologie
Biologie cellulaire
Chimie
Droit
Droit et politiques de la santé
Économique
Enseignement
Environnement
Études françaises
Fiscalité
Génie aérospatial
Génie chimique
Génie civil
Génie électrique
Génie logiciel
Génie mécanique
Géographie
Gérontologie
Gestion de l'éducation et de la formation
Gestion de l'ingénierie
Gestion du développement des coopératives et des collectivités

Histoire
Immunologie
Informatique
Intervention sociale – toxicomanie
Kinanthropologie
Littérature canadienne comparée
Mathématiques
Microbiologie
Orientation
Pharmacologie
Philosophie
Physiologie
Physique
Pratiques de la réadaptation
Prévention et règlement des différends
Psychoéducation
Radiobiologie
Sciences cliniques
Sciences de l'éducation
Sciences humaines des religions
Service social
Théologie

Doctorats

Administration (DBA)
Biochimie
Biologie
Biologie cellulaire
Chimie
Droit
Éducation
Études françaises
Génie chimique
Génie civil
Génie électrique
Génie mécanique
Gérontologie
Immunologie
Informatique
Littérature canadienne comparée
Mathématiques
Microbiologie
Pharmacologie
Philosophie
Physiologie
Physique
Psychologie
Radiobiologie
Sciences cliniques
Télétection
Théologie

UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

www.Usherbrooke.ca

• ACFAS •

Océanologie

Des crevettes dans le galon de peinture

Jusqu'ou peut mener la curiosité scientifique?

On peut imaginer qu'un scientifique qui se consacre à l'étude des effets de la pollution sur les animaux marins réalise certes des travaux fort utiles mais que, en même temps, il doit être navrant d'observer jour après jour l'état misérable dans lequel se trouvent la faune et la flore de nos cours d'eau. Or, il n'en est rien, selon Émilien Pelletier, chercheur à l'INRS-Océanologie de Rimouski.

CLAUDE LAFLEUR

L'équipe que dirige Émilien Pelletier est amenée à s'intéresser à une étonnante variété de questions, allant de l'invention de peintures non polluantes pour bateaux jusqu'à l'observation de curieux phénomènes liés à l'évolution des espèces.

Depuis 20 ans, ce chimiste enseigne à l'Université du Québec à Rimouski où il dirige également une équipe spécialisée dans la pollution organique et organo-métallique des milieux aquatiques. Dans le cadre du congrès de l'Acfas, ses collègues et lui feront quatre présentations. Alors que le professeur Pelletier traitera de la présence des polluants dans la foie des bélugas, ses étudiants parleront de l'utilisation d'un résidu de crevettes dans les peintures antisalissure ainsi que d'une caractéristique étonnante du système de défense de l'étoile de mer.

Vers une peinture pro-environnement

Outre le fait d'observer la présence et les méfaits des polluants dans l'environnement, ces spécialistes tentent aussi de trouver des solutions à certains problèmes environnementaux. C'est ainsi que deux des membres de l'équipe de M. Pelletier — Claudie Bonnet et Karine Lemarchand — ont étudié la possibilité de fabriquer une peinture pour bateau non toxique en y incorporant des résidus de crevettes.

«Nous savons, explique M. Pelletier, que les peintures qu'on utilise actuellement pour protéger la coque des bateaux sont à base de métaux, généralement de cuivre ou d'étain, et

qu'elles sont par conséquent extrêmement nocives pour l'environnement marin. Ces peintures antisalissure servent à empêcher que ne s'agglutinent sur les parois des navires des couches de bactéries et d'algues, dit-il, ce qui réduit l'hydrodynamisme du navire et augmente sa consommation de carburant. Il rapporte que toutes ces peintures devront un jour être remplacées par, espère-t-on, des produits naturels qui auront des propriétés antibactériennes et anti-algues sans toutefois nuire à l'environnement.

«Par ailleurs, poursuit-il, nous savons que le chitosane, un composé provenant des carapaces de crevettes, a des propriétés antibactériennes reconnues. Nous avons donc pensé que si on en ajoutait à une peinture non toxique, on pourrait obtenir l'effet recherché.»

Dans le cadre d'un mémoire de maîtrise, ses étudiantes ont donc ajouté du chitosane à une peinture d'époxy ordinaire (ne contenant aucun métal). Elles ont ensuite enduit des plaquettes métalliques de peinture contenant différentes teneurs de chitosane. Ces plaquettes ont ensuite été immergées dans l'eau durant des périodes s'échelonnant jusqu'à deux mois.

«Ces travaux ont montré que nos peintures sont antibactériennes», relate M. Pelletier. Toutefois, si elles empêchent les bactéries de s'accrocher aux plaquettes, ces peintures au chitosane n'entraînent pas l'accumulation des algues. «La conclusion de notre travail, poursuit-il, est que nous avons trouvé la moitié de la solution. Pour pousser plus loin le développement, il faudrait trouver un autre additif anti-algues. En attendant, notre peinture pourrait servir

ailleurs, par exemple dans les hôpitaux, où l'on utilise déjà des peintures antibactériennes...»



DAVID GREY REUTERS

L'équipe d'Émilien Pelletier a entre autres étudié la possibilité de fabriquer une peinture pour bateau non toxique en y incorporant des résidus de crevettes.

«Ces travaux ont montré que nos peintures sont antibactériennes», relate M. Pelletier. Toutefois, si elles empêchent les bactéries de s'accrocher aux plaquettes, ces peintures au chitosane n'entraînent pas l'accumulation des algues.

Mieux vaut (parfois) s'adapter que d'évoluer

La seconde recherche présentée à l'Acfas porte sur une particularité étonnante du système immunitaire des étoiles de mer. Celles-ci résistent fort bien à certains contaminants très virulents.

Les étoiles de mer en question abondent le long des côtes de l'estuaire et dans le golfe du fleuve Saint-Laurent. «Il s'agit, en quelque sorte, de nos rats de laboratoire!», s'exclame en riant Émilien Pelletier, car c'est avec elles que nous réalisons tous nos tests de toxicité depuis une quinzaine d'années. De surcroît, souligne-t-il, ces invertébrés sont de véritables fossiles vivants puisque les

étoiles de mer d'il y a 350 millions d'années sont identiques à celles d'aujourd'hui. «Contrairement à la plupart des espèces animales — dont la nôtre —, note le chimiste, elles n'ont pas évolué, mais se sont adaptées aux changements de l'environnement.»

Ce qui intrigue beaucoup les chercheurs, et ce depuis longtemps, c'est le fait que les cellules du système immunitaire des étoiles

de mer résistent extraordinairement bien au «tributylétain». «Il s'agit là d'une substance hypotoxique, précise M. Pelletier. Quand on l'applique à quantité d'autres animaux, les effets du tributylétain sont dévastateurs! Par contre, chez l'étoile de mer, il faut en mettre — mais, alors là, vraiment en mettre beaucoup — pour finir par obtenir un effet. On cherche donc à comprendre comment il se fait que le système immunitaire de l'étoile de mer résiste si bien au tributylétain.»

Or, à la lumière de plusieurs études réalisées par son équipe, le chercheur pense avoir compris ce qui se passe. Avec les recherches de notre étudiante Émilie Doussantouze et d'autres que j'ai faites par ailleurs, on commence à imaginer ce qui se passe...», dit-il fièrement. Il pense avoir mis au jour le fait que le contaminant n'a pratiquement aucun effet toxique parce qu'il ne parvient que difficilement à traverser les parois des cellules des étoiles de mer.

Pourquoi en est-il ainsi? De quel mécanisme de défense particulier est donc doté cet invertébré? Curieusement, imagine le chercheur, ce pourrait plutôt être l'absence chez les étoiles de mer d'un mécanisme particulier. «Il se pourrait que les organismes qui sont intoxiqués par le tributylétain possèdent un mécanisme de transport de la substance, dit-il, un mécanisme permettant à cette toxine d'envahir leurs cellules. Or, comme les étoiles de mer sont de très vieux organismes qui n'ont pas évolué, elles ne possèderaient tout simplement pas ce mécanisme!»

«Voilà qui nous ouvre toute une série de pistes fort intéressantes, conclut-il avec enthousiasme. Nous avons donc entrepris, de concert avec des chercheurs de Montpellier et du Brésil, des études pour tenter de découvrir ce qui se passe au juste...»

Technologies et innovations en environnement, des communications disciplinaires présentées en après-midi le jeudi 12 mai.

Félicitations!

L'Université du Québec à Rimouski félicite les participants du 73^e Congrès de l'ACFAS pour leur contribution au développement et à la diffusion des connaissances scientifiques.

Active dans plusieurs domaines du savoir, tant dans le secteur des lettres, des sciences humaines et sociales que dans le secteur des sciences naturelles, du génie et des sciences de la santé, l'UQAR met à votre disposition son Guide des études supérieures et de la recherche.

Les personnes intéressées sont priées d'en faire la demande à l'adresse suivante : uqar@uqar.qc.ca.

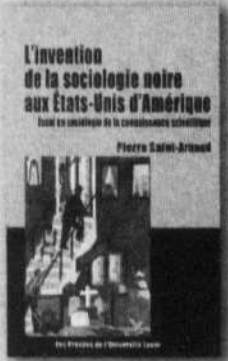
www.uqar.qc.ca

Collection



SOCIOLOGIE CONTEMPORAINE
dirigée par Daniel Mercure

La collection **Sociologie contemporaine** rassemble des ouvrages de nature empirique ou théorique destinés à approfondir nos connaissances des sociétés humaines et à faire avancer la discipline de la sociologie. Ouverte aux diverses perspectives d'analyse, **Sociologie contemporaine** s'intéresse plus particulièrement à l'étude des faits de société émergents.



L'invention de la sociologie noire aux États-Unis d'Amérique
Pierre Saint-Arnaud
606 p., 40 \$



Échanges intellectuels entre la France et le Québec (1950-2000)
Stéphanie Anger et Gérard Fabre
250 p., 30 \$



Les enjeux et les défis du développement durable
Sous la direction de Louis Guay, Laval Doucet, Luc Bouthillier, Guy Debailleul
382 p., 40 \$



La globalisation du monde et le déclin du réformisme social
Gary Teeple
348 p., 35 \$



La vie à crédit
Gérard Duhaime
372 p., 30 \$



L'analyse du social
Sous la direction de Daniel Mercure
280 p., 30 \$

À Paraître

Passage de la modernité.
Les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)
Andrée Fortin



Catalogue de la collection : www.ulaval.ca/pul
Les Éditions PUL - IQRC

Université
du Québec
à Rimouski

• ACFAS •

Chaire en écoconseil de l'Université du Québec à Chicoutimi

Les écoconseillers s'activent au Québec

« Intégrer à l'intérieur des administrations la dimension environnementale »

Plus connus du côté de l'Europe, les écoconseillers multiplient maintenant leurs interventions au Québec. L'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) forme ces spécialistes de l'environnement venus de divers horizons. Ils gravitent, depuis 2003, autour d'une chaire dédiée à la recherche à la fois fondamentale et appliquée.

RÉGINALD HARVEY

Un nouveau métier, celui d'écoconseiller, dont l'existence a été provoquée par des nécessités environnementales planétaires, a fait son apparition durant les années 1980 en Europe. Ces professionnels de formation universitaire avancée œuvrent auprès des collectivités, des communautés, ainsi que des secteurs public et privé, dans le but de réaliser et d'assurer le suivi de projets de développement durable.

Claude Villeneuve, directeur de la chaire et du programme en écoconseil au département des sciences fondamentales de l'UQAC, raconte ce qui s'est passé de l'autre côté de l'Atlantique: « On s'est demandé là-bas comment on pouvait intégrer, à l'intérieur des administrations publiques en particulier, la dimension environnementale, qui était toujours considérée comme émanant de l'extérieur. On s'est dit qu'il était nécessaire de former des gens qui sont capables, par la communication, de faire passer leurs convictions et leur savoir-faire, en amont des problèmes. »

Strasbourg d'abord

Le professeur a vécu de près, avec ses collègues de l'Université de Strasbourg, l'implantation d'une telle formation, et il a même été celui qui a initié le concept de développement durable dans le curriculum vitae, à la fin des années 1980. Il devient clair au début des années 2000, à l'UQAC où il se trouve, qu'il est nécessaire de mettre sur pied un programme de formation de type professionnel en écoconseil qui se donnerait au Canada.

Il développe alors avec ses collègues le programme de diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en écoconseil; la première cohorte d'étudiants s'est présentée en janvier 2002. Il explique la formule de cette formation: « On parle de deuxième cycle. En fait, le DESS n'est pas une maîtrise en tant que telle, mais il comporte le même nombre d'heures de formation, soit 900 heures de cours et 600 heures de stage professionnel. »

Les étudiants, détenteurs d'un baccalauréat, proviennent de divers horizons: « On a des biologistes, des géographes, un physicien, un artiste, un spécialiste en littérature et un autre en tourisme. Une des grandes différences avec d'autres programmes universitaires, c'est qu'on recrute sur une base de diversité des formations et des expériences professionnelles, dans le but d'obtenir des gens dans au moins cinq disciplines et trois cultures différentes. » Les futurs écoconseillers sont âgés de 24 à 42 ans. Pour l'heure, ils sont principalement recherchés par le secteur privé au terme de leur formation: « Le recrutement est plus facile de ce côté. Présentement, on enregistre un taux de placement de 90 % de nos diplômés. »

Une recherche en deux volets

À l'automne 2003, la chaire en écoconseil est implantée dans le sillage de la formation déjà dispensée. Claude Villeneuve et sa collègue Nicole Huybens prennent alors conscience d'une réalité issue du programme en cours: « On est dans une situation où les écoconseillers possèdent des savoir-faire desquels il faudrait qu'émergent des connaissances théoriques, parce qu'on se rend compte que personne n'est capable d'acheter du développement durable au kilo. » Cette no-

tion est en perpétuel mouvement: « C'est plus un processus qu'une fin en soi. C'est vraiment de la cybernétique, dans le sens où on doit s'adapter constamment dans un contexte de perpétuels changements à de multiples niveaux. »

À ce sujet, il cite une phrase de Pierre Danse-reau: « Menacé par l'homme, l'environnement sera sauvé par l'homme. » Et il avance ce qui suit: « Il y a toute une série de savoir-faire qui dépassent les sciences de l'environnement, de la gestion, et ce qu'on demande généralement à un spécialiste. Ça requiert, au fond, l'intervention d'une espèce d'ignorant instruit que tout le monde aime, c'est-à-dire de quelqu'un qui, une fois qu'une question lui a été posée, peut prendre du recul par rapport à celle-ci; il peut par la suite fédérer les connaissances disciplinaires d'un ensemble d'acteurs, de sorte qu'ils communiquent entre eux pour résoudre le problème en cause en tenant compte de la plus large satisfaction des besoins humains. » À partir de cette prémisse, la chaire poursuit l'objectif fondamental de faire émerger les connaissances théoriques à partir des savoirs pratiques issus des expériences de terrain.

Regard agricole

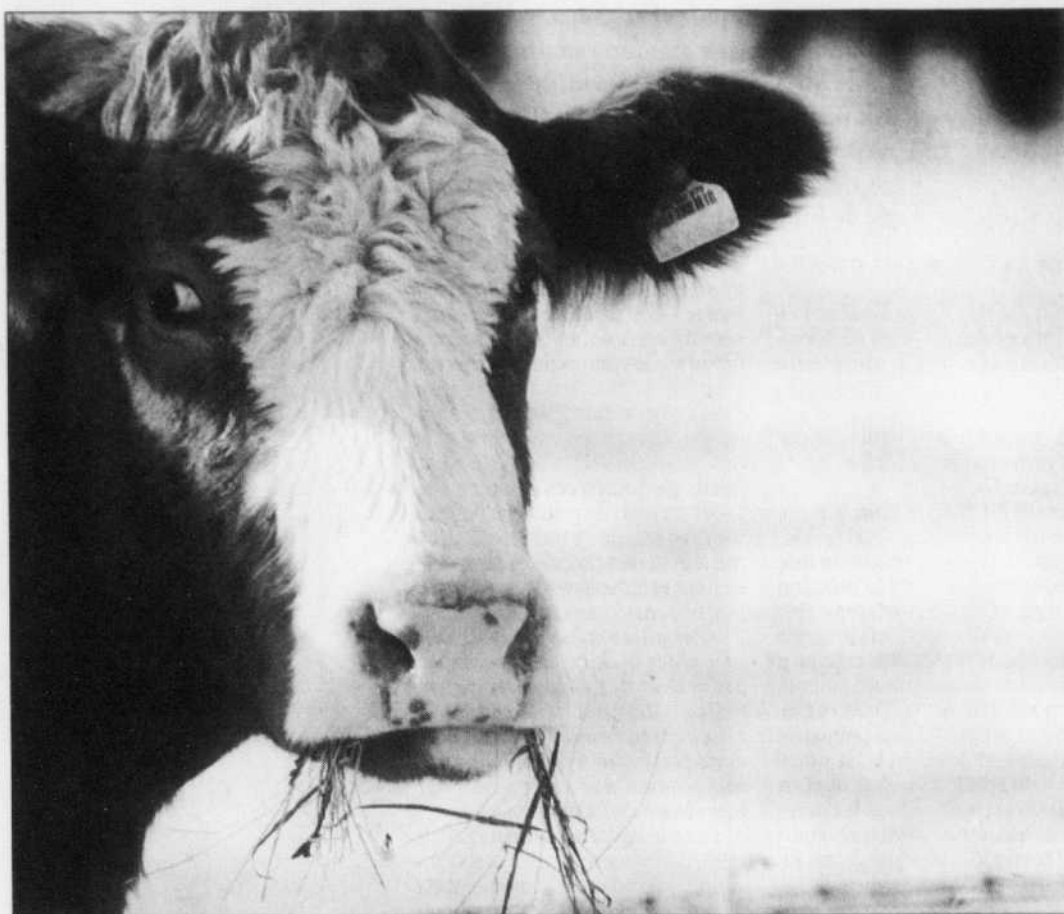
En parallèle, le groupe de recherche s'intéresse aussi à des problèmes tangibles, comme celui du développement lié au transport des aliments, pour prendre cet exemple: « On pose que l'agriculture est en crise partout. Plutôt que de s'élever contre la mondialisation et de manifester contre les OGM, on prend du recul en se questionnant sur les raisons qui placent l'agriculture en situation de crise. On se dit que tel est le cas parce que l'agriculteur n'est plus considéré comme une personne qui nourrit l'humanité, mais comme quelqu'un qui produit des intrants pour un système industriel de distribution. On s'intéresse ainsi à ce producteur et au système qui déshumanise tout ce processus-là. »

À partir de là, des projets pratiques peuvent être élaborés et mis sur pied: « On a réalisé cette année celui du bœuf. On s'est rendu compte que, si on met ensemble un épicier, un abattoir et un producteur dans la même région, on est capable d'obtenir une filière alternative du bœuf. » Voilà pour l'aspect intervention à l'intérieur duquel sont intégrés les étudiants qui participent à ce genre de projets. Ce sur quoi le professeur lance cette observation: « Leur travail est branché en direct sur les sociétés. On ne réalise aucuns travaux qui ne sont pas conséquents. L'exercice est d'ordre pratique et comprend un client. De cette façon, on leur apprend à livrer un résultat. »

Progression vers l'international

Claude Villeneuve est pleinement conscient de la dimension universelle des problématiques abordées et de la portée très large de certains travaux de la chaire. Cette dernière est cependant très jeune et il envisage avec sagesse le virage vers l'international. Il utilise une expression alsacienne pour mieux se faire comprendre: « On est au four et au moulin. Par expérience, je sais que cela représente une grande difficulté que de faire de l'enseignement, des voyages, que de tenir des réunions internationale, etc. Ça prend une équipe assez grosse et expérimentée pour y arriver. On est tellement jeune... » Sur le plan des moyens financiers, il se montre toutefois moins inquiet à la lecture du compte de banque de la chaire, qui ne cesse de prendre de l'importance.

Il pose ainsi le défi: « L'enjeu, c'est d'aller chercher de la reconnaissance internationale en étayant et en documentant bien tout ce qu'on fait. À mon sens, ça fait partie de nos objectifs et ça peut arriver plus vite qu'on le pense, mais il faut faire preuve d'une certaine prudence. » Il résume sa vision au sujet de ce type d'expansion: « Le génie ne consiste pas à faire exploser la dynamite, c'est d'arriver à le faire au bon endroit. Nous, on essaie de bâtir les bases solides sur lesquelles on pourra laisser un héritage durable. »

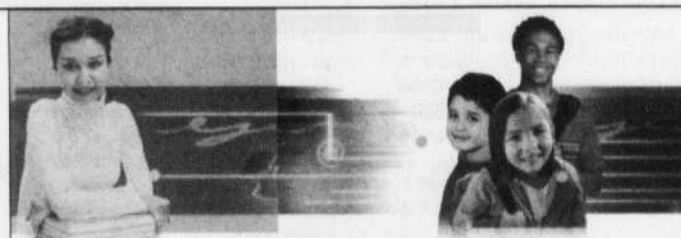


PATRICK PRICE REUTERS

Le groupe de recherche s'intéresse aussi à des problèmes tangibles, comme cette année toute la question de la mise en marché du bœuf.

Faire émerger
les
connaissances
théoriques
à partir
des savoirs
pratiques
issus des
expériences
de terrain

CTREQ
Le centre de transfert
pour la réussite
éducative du Québec



► Réussite éducative

De la recherche à la pratique, il n'y a qu'un pas, celui que franchit le CTREQ.

En produisant des outils pratiques

Issus de recherches scientifiques

Qui favorisent la réussite
du plus grand nombre d'élèves

Qui apportent une solution aux problèmes
d'échec et de décrochage des élèves

**Le CTREQ,
un partenaire indispensable !**

Pour nous joindre :
Tél. : (418) 840-2223
www.ctreq.qc.ca
courrier@ctreq.qc.ca

L'Acfas

regroupe les forces vives
de la recherche en français.
Depuis 1923.
Êtes-vous membre ?

Lumières sur la recherche

www.acfas.ca

- Congrès annuel
- Forum international Science et société
- DÉCOUVRIR, la revue de la recherche
- BOTTIN DE LA RECHERCHE
- SAVOIRS, le bulletin de l'information
- Cahiers scientifiques
- Guides pratiques
- Prix de la recherche scientifique
- Concours de vulgarisation scientifique



Association francophone
pour le savoir

Acfas

425, rue De La Gauchetière Est
Montréal (Québec) H2L 2M7
(514) 849-0045
acfas@acfas.ca

Utile

(du latin utilis, et de uti, se servir de)

Se dit d'un être dont l'activité est avantageuse pour les autres...

Savoir

Avoir la connaissance de quelque chose,
la capacité de le faire, l'habileté de le faire...

Développement durable

Concept applicable par des gens compétents. Il demande
engagement, efficacité, responsabilité et même générosité.
Pour le mieux être d'aujourd'hui et celui de demain.

Original

Qui ne ressemble à personne d'autre, qui a sa marque propre.

Les éco-conseillers diplômés de l'Université du Québec à Chicoutimi.
Utiles, très utiles, parce qu'ils ont une formation unique, originale.
Et tout le savoir du réseau international des éco-conseillers diplômés.

<http://dsf.uqac.ca/eco-conseil>

ecoconseil
CHAIRE DE RECHERCHE ET D'INTERVENTION
UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI



Université du Québec à Chicoutimi

• ACFAS •

Transfert des connaissances

Le Québec est un précurseur en innovations sociales

Un concept utilisé en sciences pures et appliquées est « transféré » au secteur des sciences sociales et humaines

Le transfert des connaissances en sciences sociales et humaines est relativement nouveau, contrairement au transfert des connaissances en sciences appliquées et en technologie. Un concept nouveau qui gagne en popularité, mais qui est aussi parfois difficile à circonscrire.

PIERRE VALLÉE

En sciences appliquées et en technologie, le principe du transfert des connaissances est facile à saisir: un chercheur met au point dans son laboratoire un produit ou un procédé et le potentiel commercial de la réalisation fait en sorte qu'il intéresse l'entreprise privée. Cela donne lieu à des brevets, des licences d'utilisation et des entreprises dérivées. L'arrimage entre le chercheur et l'utilisateur est plutôt d'ordre commercial.

Toutefois, c'est rarement le cas en ce qui concerne le transfert des connaissances en sciences sociales et humaines, bien que, dans certains cas, les retombées économiques soient bien réelles. Dans pareil contexte, quels sont les défis et les enjeux du transfert des connaissances en sciences sociales et humaines, et aussi, quelles sont les conditions de réussite?

C'est à cette tâche que s'attelleront les participants inscrits au colloque «Le transfert des connaissances en sciences sociales et humaines: une valeur ajoutée à la recherche», qui se tiendra le 12 mai dans le cadre du 73^e congrès de l'Acfas. Le colloque est organisé conjointement par le Centre de transfert pour la réussite éducative du Québec (CTREQ), le Centre francophone d'informatisation des organisations (CEFRIO) et le Centre de liaison sur l'intervention et la prévention psychosociales (CLIPP).

L'innovation sociale

Hélène P. Tremblay, présidente du Conseil de la science et de la technologie et conférencière invitée au colloque, admet d'emblée que le discours sur l'innovation sociale est très récent. «Par contre, précise-t-elle, nous sommes au Québec des précurseurs et des pionniers dans le domaine.»



Une scène de *Ka*, une des dernières créations du Cirque du Soleil, un chef de file en matière d'innovation sociale.

ETHAN MILLER REUTERS

Afin de bien saisir ce qu'est l'innovation sociale, Mme Tremblay croit qu'il faut d'abord faire la différence entre la valorisation sociale de la recherche et la valorisation de la recherche provenant des sciences sociales. «Dans le premier cas, il s'agit d'un savoir existant qui acquiert un usage en société. Cela s'applique à toutes les disciplines scientifiques.»

Dans le deuxième cas, il s'agit plutôt d'une démarche concertée pour valoriser la recherche en sciences sociales et faire en sorte que les résultats de cette recherche puissent servir à des utilisateurs. «Dans ce cas, il faut reconnaître qu'il y a une valeur de marché dans le transfert des

connaissances.»

En cela, l'innovation sociale, selon Mme Tremblay, s'apparente à l'innovation technologique. «L'innovation technologique mène à un nouveau produit. L'innovation sociale conduit à de nouvelles formes d'organisation, de nouvelles pratiques et de nouvelles politiques.»

A titre d'exemple d'innovation sociale, elle mentionne le Cirque du Soleil. «Le Cirque du Soleil a réinventé le cirque. Ils ont trouvé une nouvelle approche et une nouvelle façon de faire.»

Autre exemple d'innovation sociale: la ville de New Richmond a mis en place un programme structuré de tourisme en hiver. «L'innovation sociale, ce sont des

idées qui sont mises au service des gens et qui permettent de trouver une façon différente de travailler ensemble.»

Défis et enjeux

Mireille Mathieu, présidente-directrice générale du CLIPP, avance que l'un des objectifs de l'innovation sociale, et par conséquent du transfert des connaissances, consiste à améliorer les pratiques. Afin d'atteindre cet objectif, un défi majeur doit être relevé: un meilleur arrimage entre les chercheurs et les milieux de pratique.

«Les chercheurs doivent se rapprocher des milieux afin de mieux comprendre leurs besoins, explique-t-elle. Mais les milieux doivent aussi reconnaître que les

chercheurs possèdent des connaissances qui peuvent leur être utiles. Le transfert se doit d'être bidirectionnel.»

Autre défi à surmonter: amener les chercheurs à consacrer du temps au transfert des connaissances dans un domaine où, pour le moment, il n'existe pas d'incitatifs financiers, comme c'est le cas en innovation technologique. Selon Monique Charbonneau, présidente-directrice générale du CEFRIO, cela passe par la reconnaissance par les universités de l'importance de la mission de transfert.

«On attend des professeurs qu'ils consacrent leur temps à l'enseignement, à la publication d'articles dans des revues scientifiques et à la participation à des colloques. Le temps consacré à des activités de transfert n'est pas reconnu ni valorisé.»

Les participants au colloque se pencheront aussi sur l'épineuse question de la propriété intellectuelle. En innovation technologique, la propriété intellectuelle est protégée par un brevet. Mais comment faire en sciences sociales, où le résultat du transfert des connaissances, comme le souligne Mme Tremblay, est souvent «immatériel»?

Selon Monique Charbonneau, il faut d'abord démontrer la valeur du transfert en sciences sociales et humaines. «Si un transfert des connaissances résulte dans un gain social ou économique, il faudra alors reconnaître la propriété intellectuelle.»

Conditions de réussite

Pour que le transfert des connaissances soit une réussite, une des conditions, selon Mireille Mathieu, c'est que «les résultats de la recherche se traduisent en outils accessibles et co-

mestibles». Ces outils peuvent prendre plusieurs formes: un guide d'utilisation, un vidéo, un kit de communication, une formation, etc.

Nul besoin non plus d'être toujours sophistiqué, explique Christian Payeur, président du CTREQ. «Un de nos projets qui a bien fonctionné a été la distribution aux écoliers d'un feuillet s'adressant aux parents et qui expliquait quoi faire pour aider leurs enfants à mieux réussir à l'école.»

Selon Christian Payeur, il ne suffit pas de produire des outils efficaces, il faut aussi avoir les moyens de les accompagner. «Si l'on veut qu'un transfert réussisse, on ne peut pas laisser l'utilisateur seul. Il faut de la formation et de l'accompagnement.»

Ensuite, selon Mireille Mathieu, il faut mettre en place des mécanismes d'évaluation. «Il faut être en mesure d'évaluer si les outils sont fonctionnels. Et l'on doit se poser la question suivante: est-ce que ça change quelque chose?»

Comme on est en mesure de le constater, l'innovation sociale et le transfert des connaissances en sciences sociales et humaines est un vaste sujet et les participants à ce colloque ne manqueront pas de matière à débattre. «Je n'ai pas de doute quant à l'importance de l'innovation sociale, précise Hélène P. Tremblay. Le transfert des connaissances en sciences sociales vers la société est aujourd'hui indispensable.»

Le transfert de connaissances en sciences sociales et humaines: une valeur ajoutée à la recherche, un colloque présenté le jeudi 12 mai.

Nous investissons dans l'avenir.

Pavillon Marcelle-Coutu
Institut de recherche en immunologie et en oncologie
Étude du cancer, immunologie, virologie

Pavillon J.-Armand-Bombardier
Nanotechnologie, aéronautique, biotechnologie, aérospatiale, nouveaux matériaux

Institut de biotechnologie vétérinaire et alimentaire
Biotechnologie vétérinaire, santé et alimentation animales, salubrité, innocuité, qualité des aliments

Pavillon Jean-Coutu
Faculté de pharmacie
Technologie pharmaceutique, socioéconomie du médicament, pharmacologie, secteur clinique

Grâce à des investissements de près de 450 M\$, le campus de l'Université de Montréal s'est enrichi de quatre nouveaux centres de recherche et d'enseignement à la fine pointe des technologies du bâtiment et dotés des équipements les plus sophistiqués

Université de Montréal

www.umontreal.ca



Autre exemple d'innovation sociale: la ville de New Richmond a mis en place un programme structuré de tourisme en hiver.

JEAN-PIERRE HUARD / TOURISME QUÉBEC

• ACFAS •

Centre de conservation de la biodiversité boréale

Regards sur la Boréale

Un zoo en tant que lieu de débat sur la survie des systèmes

Pour la première fois en 73 ans d'existence, l'Association francophone pour le savoir (Acfas) tiendra, durant deux jours, son congrès annuel en des lieux différents, qui sont éloignés de plus de cent kilomètres l'un de l'autre. De l'Université de Québec à Chicoutimi, l'Acfas se transportera vers le zoo sauvage de Saint-Félicien, à l'extrémité nord de la région, pour se pencher à travers trois colloques sur les aléas de la biodiversité boréale.

RÉGINALD HARVEY

Les spécialistes invités traiteront de la conservation du carcajou, des aires protégées en milieu boréal et des impacts des changements climatiques sur les écosystèmes. Docteure en biologie et directrice du département de conservation et d'éducation du Centre de conservation de la biodiversité boréale de Saint-Félicien (CCBB), Sylvie Bouchard fournit les raisons du choix de ces lieux: «En vertu de ses nouvelles missions et orientations, le comité scientifique du Centre est composé de plusieurs personnes en provenance de l'UQAC et il entretient des liens naturels assez forts avec cette institution. On trouvait que, pour parler de tels sujets, notre enceinte était un endroit naturel extrêmement intéressant.» Mme Bouchard est elle-même professeure associée à l'UQAC et elle fait observer que le zoo sauvage est maintenant doté d'un pavillon d'accueil comprenant des salles de conférence et des amphithéâtres où les conférenciers livreront tout à leur aise leurs présentations.

Le carcajou en péril

Elle résume la teneur des trois colloques. Au cours de l'un de

ceux-ci, il sera question de la conservation du carcajou, cette petite bête circumpolaire à la fois féroce, légendaire et mythique, dont ne subsistent que de rares traces d'existence: «Dans l'Est du pays, il est en voie de disparition, notamment à cause des baisses dans les populations de loups et de caribous, lesquelles furent largement tributaires de facteurs humains dans les deux cas. Nérophage à la gueule d'une puissance extraordinaire, le carcajou se délectait de la moelle des os des cadavres de caribous abandonnés par les loups une fois leur appétit satisfait.»

Cette espèce animale revêt un intérêt particulier dans le sens où tous et chacun en connaissent les traits de caractère marquants sans jamais en avoir vu l'ombre d'un seul, pour les raisons que celui-ci se fait rare et qu'il vit sur un territoire immense de 250 à 500 km². On fera le point sur la survie très préoccupante du carcajou.

Aires protégées

Lors d'un autre colloque, les aires protégées en milieu boréal, à titre de défi du développement durable, retiendront l'attention, comme ce fut le cas dans la région l'automne dernier lors des audiences publiques du BAPE sur la réserve aquatique Ashuapmouchouan. Le Saguenay-Lac-Saint-Jean est le premier endroit ciblé par le ministère de l'Environnement pour déterminer où il pourrait établir des aires protégées.

Sylvie Bouchard croit que cette thématique cadre bien avec la vocation du Centre: «On veut être un endroit où les gens peuvent venir s'exprimer sur différents sujets relatifs à notre mission.» Elle précise: «On ne veut pas reproduire le débat sur l'Ashuapmouchouan. Dans ce but, on a choisi des intervenants qui vont élargir le débat à la grandeur du Québec, voire même à l'échelle internationale.» Le Centre se charge de la préparation de cet événement.



SOURCE CCBB

Un des colloques de l'Acfas portera sur la conservation du carcajou, cette petite bête circumpolaire à la fois féroce, légendaire et mythique, dont ne subsistent que de rares traces d'existence.

Climat et écosystèmes

Le Consortium Ouranos sur la climatologie régionale et l'adaptation aux changements climatiques est responsable de l'organisation du colloque intitulé «Les impacts des changements climatiques sur les écosystèmes». Mme Bouchard souligne une fois de plus la pertinence du choix de Saint-Félicien dans le déroulement d'une telle présentation: «Ces gens-là vont parler des impacts des changements climatiques sur la biodiversité boréale. Il sera ainsi possible de faire le lien entre nos trois colloques. Ouranos interviendra d'ailleurs lors de la journée d'échanges sur les aires protégées: on peut se demander, dans le cas où on arrive à dé-

terminer une aire dans le but de conserver sa biodiversité en pensant à des espèces précises, si cela sera encore pertinent dans cinq ou 100 ans si on assiste à un réchauffement climatique.»

Elle établit un lien très net entre les sujets abordés au cours des deux journées de rencontre: «Plusieurs conférenciers vont jouer à la chaise musicale et passer de l'un à l'autre pendant les deux jours.»

Le zoo devenu Centre

Dominique Chartier, directrice générale du Centre de conservation de la biodiversité boréale, accueille l'Acfas avec fierté dans ses murs. Elle relate comment et pourquoi le zoo sau-

vage est devenu une sorte de centre d'interprétation: «C'est d'abord et avant tout un changement de mission. Les zoos sont davantage appelés à mettre en vedette les animaux et à expliquer quelque peu leurs modes de vie. De notre côté, c'est une réflexion qui a eu lieu fondamentalement autour du fait que nous sommes situés en région; pour cette raison, nous sommes forcés à maximiser davantage nos habitats, à illustrer davantage ce que nous sommes et à mettre en valeur les richesses de la Boréale. En déterminant cette vaste zone géographique-là et en nous centrant sur la biodiversité boréale, on a élargi notre mission. On est passé de la description des animaux à celle

de leurs habitats et des interrelations entre les deux.»

Dans ce but, le Centre tente de recréer des écosystèmes où vivent les animaux: «On veut de la sorte fournir un condensé de nature aux visiteurs. On élargit grandement la mission.» Sur le plan pratique, des équipements se sont ajoutés, dont le pavillon d'accueil est le pivot central: «Celui-ci recourt à la haute technologie sous la forme d'un projecteur digital. Les gens commencent leur visite dans ces lieux qui donnent accès à une salle de projection "multisensorielle" où ils sont véritablement intégrés à la Boréale. Ils ont droit à un film sans paroles d'une dizaine de minutes qui distille des émotions, histoire de les aider à pénétrer véritablement dans le vécu de cet univers.» Par la suite, les visiteurs gagnent le site dans lequel l'accent est mis davantage sur l'ensemble des éléments en place, sur la biodiversité: «On peut parler des insectes ou des parasites. On touche à tous les aspects qui composent le milieu de vie.»

Le Centre a même franchi un pas de plus vers l'écotourisme: «On a créé un habitat à l'intention des humains dans un périmètre spécialement déterminé. On fait passer aux gens une journée et demie d'aventure dans ce milieu, où ils peuvent dormir en présence d'un petit cheptel d'originaux et de caribous. On a effectué des progrès de ce côté et on va développer des projets dans ce sens-là au cours des années qui viennent, parce qu'il y a un intérêt manifeste envers ce genre d'activités.»

Les aires protégées en milieu boréal, le jeudi 12 mai, La conservation du carcajou et Les impacts des changements climatiques et la conservation des écosystèmes, le vendredi 13 mai, seront tenus au Centre de conservation de la biodiversité boréale de Saint-Félicien. Une navette accueillera les congressistes.

Université Concordia

Croissance continue

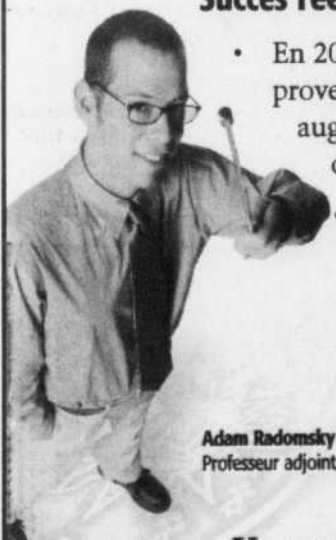
- Plus de 300 nouveaux professeurs embauchés depuis 1999, y compris, en 2004-2005, 50 postes permanents ou menant à la permanence
- Depuis 1999, plus de 325 millions de dollars investis dans des projets de développement de l'infrastructure

Recherche reconnue

- 58 chaires de recherche, y compris 18 Chaires de recherche du Canada
- 30 centres et instituts de recherche

Succès réel

- En 2003-2004, 33,3 millions de dollars de revenu provenant de fonds de subvention de recherche, une augmentation de l'année précédente de 13 millions de dollars
- En 2003-2004, 4 millions de dollars de fonds provenant de l'industrie, une augmentation de l'année précédente de 1 million de dollars
- Plus de 500 chercheurs travaillant dans 47 départements



Adam Radomsky
Professeur adjoint, psychologie

Un grand avenir d'innovation se dévoile!



UNIVERSITÉ
Concordia

On vous prépare pour le monde

www.concordia.ca

Montréal (Québec) Canada



L'Université McGill est fière de son association à l'Acfas et se réjouit d'en accueillir le congrès annuel en 2006.

74^e
Congrès
de l'Acfas

Du 15 au 19 mai 2006
Université McGill



McGill

Nouvelles formes d'économie sociale au Québec

Une solidarité émergente

Un jour, « nous n'aurons plus d'autre choix que de nous tourner massivement vers des pratiques écologiques et solidaires »

En marge du système néolibéral où le consommateur prend la place du citoyen, une nouvelle économie sociale émerge actuellement au Québec. Ces pratiques solidaires, plus radicales et moins institutionnalisées que les traditionnels organismes sans but lucratif, s'illustrent sous différentes formes dans de petits commerces de produits équitables, dans le réseau d'agriculture soutenue par la communauté et même sur Internet.

MARTINE LETARTE

Grâce au dynamisme des défenseurs des produits équitables, beaucoup d'Occidentaux ont adopté des habitudes de consommation respectueuses envers les petits producteurs des pays du Sud. Cette solidarité s'exprime maintenant de diverses façons dans les échanges s'effectuant entre les citoyens des pays industrialisés. « Nous avons regardé des entreprises québécoises entretenant un rapport différent à l'économie et nous croyons qu'elles peuvent être porteuses d'une nouvelle forme de solidarité », explique le professeur au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal et responsable du Groupe de recherche sur les pratiques solidaires émergentes (GRPSE), Jean-Marc Fontan.

Faisant partie d'une coopérative nord-américaine, la boutique Café Rico à Montréal est solidaire avec les pays du Sud puisqu'elle propose uniquement du café équitable sur ses tablettes. Les boutiques canadiennes et américaines entretiennent également un lien très fort entre elles puisqu'elles achètent collectivement leur café et s'entraident pour gérer les boutiques et en ouvrir de nouvelles.

« Café Rico réussit à vendre du café équitable à très bas prix tout en faisant la promotion de ce type de commerce solidaire. La coopérative associe les produits de consommation à des valeurs sociales, comme le fait Laure Waridel dans son livre Acheter, c'est voter. C'est quelque chose de nouveau allant à contre-courant de l'économie de marché », poursuit M. Fontan, qui présentera la première synthèse des travaux de son groupe affilié au Centre de recherche sur les innovations sociales au prochain congrès de l'Acfas.

Citadins et agriculteurs solidaires

Instaurée il y a environ 10 ans par l'organisme Equiterre, l'agriculture soutenue par la communauté (ASC) permet aux producteurs d'ici de vendre leurs récoltes biologiques aux citadins intermédiaires. L'agriculteur est payé au début de la saison et il s'engage à déposer hebdomadairement des paniers au point de chute convenu. Ses clients n'ont qu'à passer les récupérer pour découvrir les fruits de la récolte de la semaine.

« L'ASC renverse la logique du système économique habituel puisque le consommateur paye un produit avant d'en prendre possession. Un rapport de confiance s'établit entre l'agriculteur et le citadin », croit l'étudiant participant

au GRPSE, Marco Silvestro. L'ASC est très engageante pour le consommateur devenant partenaire de la ferme. Comme il paye un montant fixe pour son approvisionnement, il partage les risques du métier de l'agriculteur puisqu'il reçoit moins de produits si la récolte est peu abondante. Certains participants se rendent même sur les terres pour donner un coup de main aux producteurs. « On est loin du supermarché où le client se retrouve devant une montagne de tomates et en écrase trois pour en choisir deux », constate M. Fontan.

Sortir du système économique

Beaucoup plus informels, les systèmes d'échanges locaux (SEL) sont formés lorsque des résidents d'un quartier se réunissent pour faire une liste de leurs savoir-faire, de la marchandise qu'ils ont à offrir et de ce qu'ils recherchent. À l'aide d'un organisme central tenant les comptes à jour, les citoyens peuvent troquer des biens et services après en avoir négocié la valeur.

« Qui a dit qu'une heure de travail d'un plombier vaut moins cher que celle d'un médecin? Les SEL permettent aux citoyens de réévaluer la valeur des choses et de fonctionner selon les règles qu'ils établissent », explique M. Fontan. Par ce mode de vie basé sur l'entraide, l'amitié, la convivialité et la solidarité, les richesses personnelles de chacun sont valorisées et l'échange se fait à l'extérieur du système économique déshumanisant.

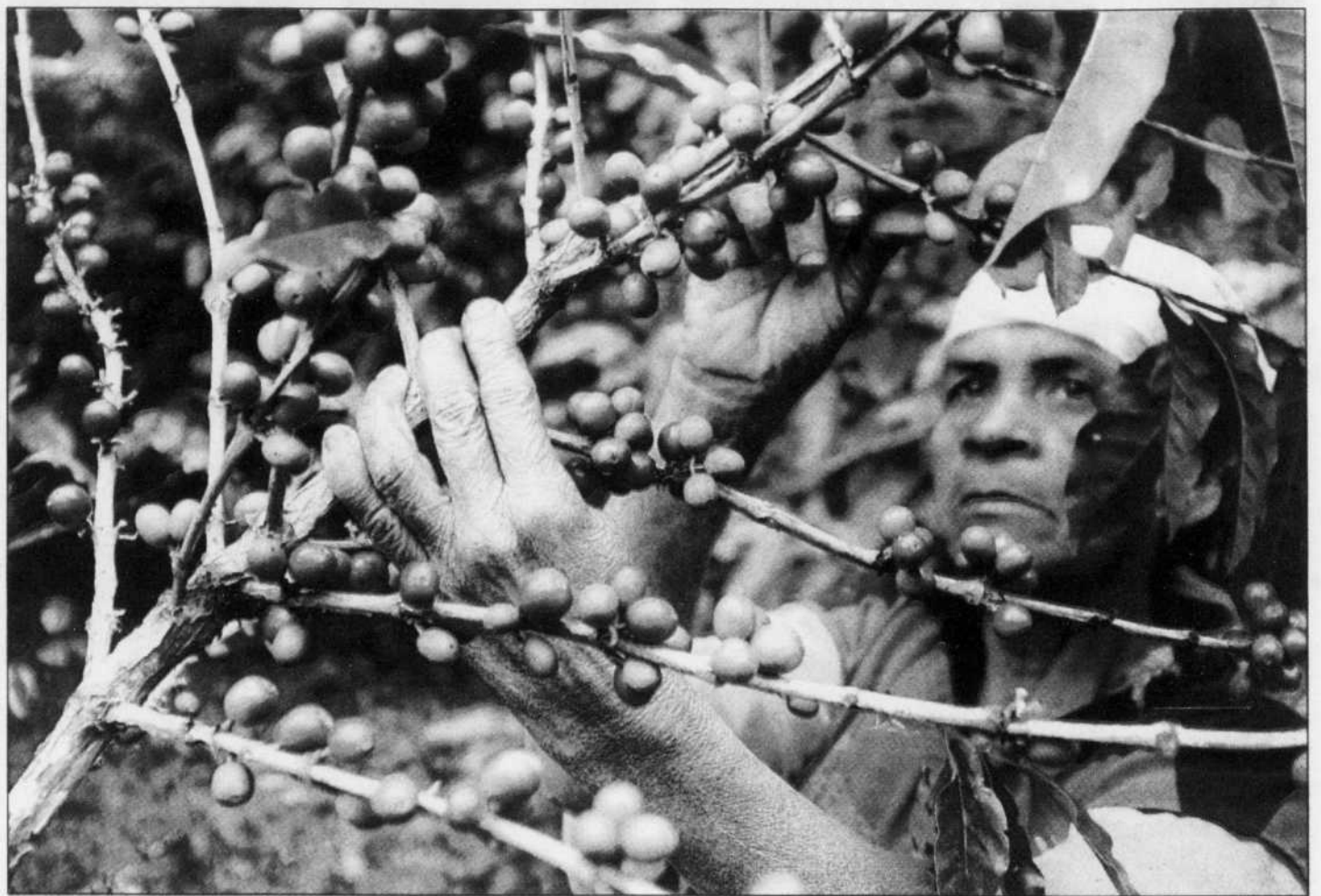
Le partage à l'ère d'Internet

Grâce à l'apparition des logiciels libres comme le système d'exploitation Linux et le navigateur Mozilla Firefox, la solidarité prend un virage global. Ces biens immatériels traversent les frontières des pays sans difficulté et profitent gratuitement à tous ceux qui les téléchargent. La philosophie des logiciels libres est basée sur l'idée de partage universel du savoir, même si beaucoup de personnes en sont privées puisque le niveau de développement technologique de leur pays a pris trop de retard.

Les créateurs de logiciels libres fonctionnent à l'extérieur du système de copyright. « Ils souhaitent partager leur travail avec tout le monde, sans recevoir d'argent en retour. On peut y voir une nouvelle forme de solidarité », affirme M. Fontan.

L'avenir de cette nouvelle économie sociale

Même si ces nouvelles initia-



OSWALDO RIVAS REUTERS

L'achat de café équitable directement aux petits producteurs de café des pays d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud est un bel exemple des pratiques solidaires émergentes.

tives solidaires sont très minoritaires dans l'économie néolibérale, le GRPSE s'est aperçu que certaines sont plus solides que d'autres et qu'elles pourraient même réussir à faire contrepoids au système dominant. « Les logiciels libres ont une portée très puissante et le commerce équitable a déjà réussi à influencer les pratiques du commerce régulier »,

constate Marco Silvestro. « Ces nouvelles manières de penser et de gérer des entreprises ne feront pas disparaître la rentabilité, mais elle passera de rentabilité économique à rentabilité sociale », affirme M. Fontan.

La pauvreté désolante de plusieurs pays en voie de développement et les problèmes liés au réchauffement de la planète sont

des signes évidents du coût social énorme engendré par l'activité économique telle qu'elle est généralement pratiquée aujourd'hui, croit M. Fontan. « Les expérimentations actuelles serviront à tout le monde lorsque nous n'aurons plus d'autre choix que de nous tourner massivement vers des pratiques écologiques et solidaires », conclut-il.

Pratiques économiques solidaires, insertion sociale et développement durable: une typologie des exemples émergents dans la pratique québécoise, un colloque présenté le mardi 10 mai par Jean-Marc Fontan, Marco Silvestro, Yanick Noisieux et Jérôme Leblanc.

ÉMILE, 24 ANS, ÉTUDIANT À LA MAÎTRISE

Émile a décidé de faire des études supérieures pour participer concrètement et de façon novatrice à l'avancement des sciences et ainsi faire progresser les conditions de vie de ses concitoyens. L'Université Laval offre un des meilleurs environnements d'études et de recherche au Canada. Elle donne à ses étudiants les moyens de se surpasser.

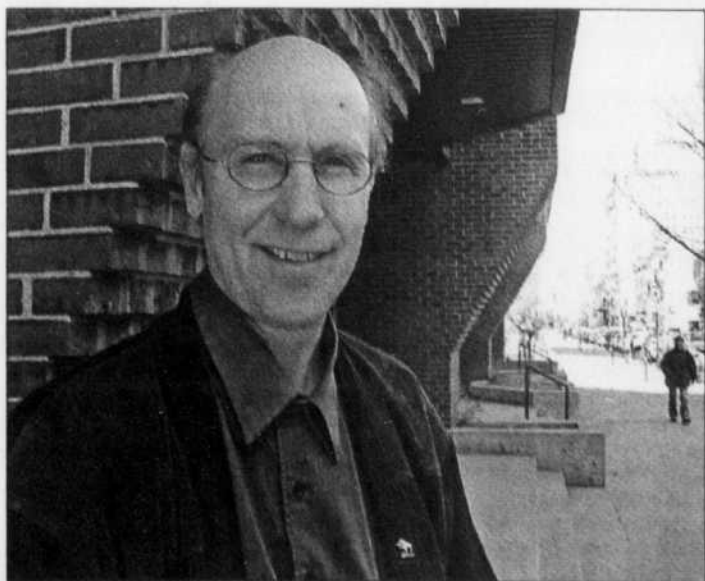
L'Université Laval, un lieu de dépassement

- Plus de 200 programmes de formation aux 2^e et 3^e cycles
- Cinquième plus grande université de recherche au Canada
- 220 regroupements de recherche, dont 52 centres de recherche et 62 chaires de recherche du Canada
- 1212 professeurs-chercheurs
- Un quart de milliard de dollars en fonds de recherche
- Quelque 41 millions de dollars en bourses, stages, programme études-travail et soutien financier à la réussite

L'Université Laval voit aussi loin que vous.

ulaval.ca

UNIVERSITÉ LAVAL



SOURCE ACFAS

Jean-Marc Fontan est professeur au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal et responsable du Groupe de recherche sur les pratiques solidaires émergentes (GRPSE).

SCIENCES
ET CULTURE
73^e CONGRÈS DE L'ACFAS
CE CARIER SPÉCIAL
EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR
Responsable: NORMAND THÉRIAULT
ntheriault@ledevoir.ca
2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9.
Tél.: (514) 985-3333 redaction@ledevoir.com
FAISCE QUE DOIS